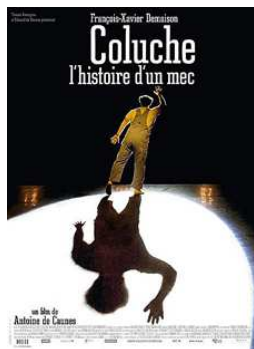




"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, primesautière Romane et bonjour à vous, auditeurs prioritaires. Les deux héroïnes de *Vicky Cristina Barcelona* vivaient leurs mésaventures de cœur sous des cieux ibériques, tout comme conseillers et candidats bâtissent des châteaux en Espagne dans *Coluche, l'histoire d'un mec*, contée depuis mercredi dernier.



Automne 1980. Tandis qu'il triomphe tous les soirs sur la scène du Théâtre du Gymnase-Marie Bell, le fantaisiste **Coluche** décide, par bravade et par dérision, de se présenter à l'élection présidentielle du printemps suivant. Commence alors une exaltante, exigeante, épineuse et périlleuse équipée, entre cocarde potache et scrutin mutin. Pareil défi citoyen risque toutefois de porter un lourd préjudice à l'artiste, en passe de tomber malgré lui dans la fosse de **Marianne**.

Le quatrième long métrage d'**Antoine de Caunes** rend un vibrant hommage à l'un des amuseurs les plus populaires de France, en concentrant son intrigue sur un semestre particulièrement intense de son existence. Le scénario, rédigé par l'auteur et réalisateur **Diastème**, relève le défi avec fougue, grâce à des dialogues gouleyants ainsi qu'à l'attention circonspecte portée au contexte. A cet égard, l'affaire **Boulin**, les tourmentes irlandaise et polonaise, de même que l'assassinat de **John Lennon** bénéficient de pertinentes allusions, propres à sertir le récit dans un glossaire historique précis.

Dans un autre registre, la prestation de **François-Xavier Demaison** force l'acquiescement malgré une gémellité parfois approximative, son mimétisme vocal frisant l'excellence. Ajoutons que **Laurent Bateau**, en éminence grise joviale et fidèle, offre une interprétation chaleureuse autant qu'éclairée.

A ce propos, l'ensemble baigne dans une luminosité à l'intimisme distingué. Il n'en reste pas moins que la mise en scène manque cruellement de hardiesse, voire de personnalité. La mélancolie et la solennité de la tonalité ici adoptée semblent par ailleurs inappropriées en dépit des enjeux dépeints et même si les auteurs cherchent à prouver que l'on a voulu casser les reins à un comique néphrétique. Aussi, l'humour reste généralement captif de l'isoloir, seuls quelques répliques du sire **Colucci** et un entretien avec **Georges Marchais** parvenant à débrider les zygomatiques.

De plus, le film fait mine de reprendre à son compte le thème de campagne de son héros - "tous pourris" - au risque de sombrer dans une fruste démagogie. Aucune

phrase explicative ne révélera ainsi que l'assassinat du régisseur **René Gorlin**, tenu ici pour une manœuvre d'intimidation, avait en réalité une origine passionnelle, comme on l'a appris depuis. Enfin, ni **Denis Podalydès**, ni **Frédéric Proust** ne ressemblent à leur personnage respectif, **Jacques Attali** et **Brice Lalonde**.

Oh, mais à ce propos, trois esprits souhaitent intervenir : (Avec la voix de **Raymond Barre**) Ouhhh, ce long métrage avance au hasard des événements sans proposer un réel point de vue. En outre, il m'accable et se jette sur tous les représentants de la République, tel un anarchiste empressé à éprouver l'ergonomie kamikaziste. (Retentit le timbre hargneux de **Georges Marchais**) Non mais, ct'**Antoine de Clone**, qui me présente comme un clown bolchevique, vous trouvez ça drôle ? Vingt-sept ans après, il ridiculise ma mémoire et saccageassonne... / - Saccage. / - Taisez-vous, Médioni. Il saccageassonne mon image. Ct'un vandale ! (S'égrainent les intonations doucereuses d'un ancien chef d'Etat) Il fallait Latche... pardon... il fallait lâcher le pugnace et le sensationnel pour privilégier le cocasse et le spirituel. Pourquoi présenter mai 81 comme un vote au-dessus d'un nid de courroux ?

Synthétique, sympathique mais syncrétique, *Coluche, l'histoire d'un mec* draine un treize et demi. Certes, la présente reconstitution offre une narration tendue, portée par une ferveur soutenue. La conviction de ses interprètes attire de même la sympathie, tout comme son enthousiasme cordial, perceptible ça ou là. Cependant, le propos s'enlise à l'envi dans l'éloge du personnage central, inapte à éviter l'écueil de l'hagiographie. Le spectacle ne brille guère, du reste, par son impartialité. Signalons enfin qu'une ellipse incompréhensible, ménagée après la séquence de la camionnette, eût mérité plus amples développements. Pour autant, le film d'**Antoine de Caunes** parvient sans doute à saisir la complexité d'une période-clé dans la vie d'un amuseur célèbre, à mi-chemin entre provocations d'adolescence perpétuée et expérience prématurée de la destruction, sur fond de bonhomie prodigue. Et d'imposer un triptyque atypique : "Puberté, létalité, fraternité".

Concluons par un erratum : vous aurez corrigé de vous-mêmes, chers amis, un absurde lapsus. Voilà quinze jours, j'attribuais la réalisation d'*Appaloosa* à **Robert Duvall** alors qu'il fallait en créditer **Ed Harris**, également comédien et metteur en scène. Une méprise de cet acabit laisse la cavalerie avachie, mais le totem est à bout...

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.